

pour retrouver le Novelli de jadis, mais non pour acclamer le vieux Novelli qui jouait devant eux. Il en concevait un désespoir d'enfant : « Je suis un naufragé... il faut lutter jusqu'à la fin.. » On le réclamait partout ; il a, pendant la guerre, joué pour les blessés, d'un bout à l'autre de la Péninsule. Il a été une sorte de forçat de sa gloire, dont la mort seule a déterminé la peine, après plus de soixante ans d'un formidable labeur, qui, d'ailleurs, aura profité à l'art dramatique de son pays.

A ses obsèques, qui eurent lieu le 31 janvier, à Naples, Zacconi, Roberto Bracco et quelques personnalités du théâtre italien voulurent prendre la parole, mais, si on en croit les gazettes, tous étaient si émus qu'ils ne purent prononcer un mot !

§

Weimar, l'Athènes germanique. — C'est le jeudi 6 février que s'est réunie, à Weimar, l'Assemblée constituante allemande, à Weimar qui, selon Goethe, « n'ayant su choisir entre la rusticité du village et l'élégance de la Ville de Cour, s'est finalement décidé à être un bourg très laid, tout simplement ». Il est vrai qu'il écrivait cette appréciation à la fin du XVIII^e siècle et que déjà elle était injuste.

Tous les monuments fameux de la ville sont peints en ocre, et le palais Witum où vécut celle qui fut la véritable animatrice de la Cour littéraire, la grande-duchesse Anna-Amélie, nièce du grand Frédéric, est également peint en cette couleur qui devait rappeler aux hôtes illustres de la cité, les couleurs chaudes des villes d'Italie, si nous en croyons Ferdinand Bac. La grande-duchesse recevait à sa table Goethe, Herder, Wieland, lisait Aristophane dans le texte, faisait des vers et vécut une existence aimable entre des poètes, des philosophes et des savants. C'est elle qui transforma Weimar en un des centres intellectuels de l'Europe.

Weimar fut dans la suite toujours fréquentée par des hôtes illustres. Dans l'un des plus fameux hôtels, l'Hôtel des Princes Sérénissimes, des plaques commémoratives sont apposées sur chaque porte. Elles indiquent que dans telle chambre demeurèrent, une ou plusieurs nuits, Napoléon, Humboldt, Liszt, Menzel et autres grands hommes. Toutes ces chambres historiques sont disputées par la clientèle qui les retient à l'avance.

Et l'hôtelier pourra bientôt ajouter quelques plaques de plus ; nous verrons le Ebert-Zimmer, le Scheidemann-Zimmer, peut-être le Hindenburg-zimmer qui ne sera pas plus tard la moins demandée.

§

Paderewski ou le prophète dans son pays. — Paderewski est aujourd'hui président du Conseil et ministre des Affaires étrangères d'un cabinet de coalition qui n'a pas été formé sans difficultés. Il ne faut pas s'exagérer le rôle qu'il pourra jouer dans la suite. Il y a en Pologne de fortes passions politiques qui pourraient rendre instable la situation d'un homme qui a dévoué sa vie de musicien à la renaissance de sa patrie. En célébrant le centenaire de Chopin, en 1910, il disait ces mots prophétiques : « Les hommes, les peuples, les étoiles, les mondes naissent pour vibrer harmonieusement, et pour eux le silence équivaut à la mort. »

Paris devrait rendre hommage à ce musicien-homme d'Etat. En 1909 on joua ici la *Symphonie en si mineur*, et on voyait jadis assez souvent

son fameux *Menuet* inscrit au programme des virtuoses du piano. On lui doit bien un hommage particulier, lui qui est venu tant de fois dans notre capitale et qui y suscita tant d'enthousiasme. Son jeu merveilleux et rêveur à la fois fut d'ailleurs encore plus apprécié aux Etats-Unis où Paderewski réunissait souvent ses fidèles dans une salle tout à fait obscure. Il a toujours aimé jouer dans la nuit.

Il est un des rares pianistes qui soit enregistrable au phonographe et il toucha, il y a près de dix ans, une vingtaine de mille francs pour jouer six morceaux de Chopin et de Liszt pour le compte d'une grande firme d'Amérique.

§

Le Limbourg hollandais.

Amsterdam, 24 janvier 1919.

Monsieur le directeur,

Veillez permettre à un lecteur fidèle du *Mercure* de relever deux assertions inexactes au point de vue historique dans un éditorial de la *Revue belge* reproduit dans votre numéro du 16 janvier.

La *Revue Belge* déclare que le Limbourg hollandais a été « arraché » à la Belgique en 1839.

Or, la vérité historique est que la ville de Maestricht a été arrachée aux Espagnols en 1682 par le prince Frédéric-Henri et que depuis cette ville et ses environs (soit le Limbourg hollandais, producteur de combustible) a toujours fait partie de la République des Provinces-Unies.

Le pays faisait partie du Royaume de tous les Pays-Bas, création du congrès de Vienne de 1815, dissous en 1830-1839.

La convention de Londres de 1839 n'a fait que ratifier et conserver la situation en attribuant cette province au royaume des Pays-Bas, puisqu'elle n'avait jamais été séparée de la partie du Nord.

Seconde assertion inexacte : les Limbourgeois désirent « vivement se voir réunis aux Belges ».

Depuis le commencement de la campagne annexionniste dans quelques journaux de Bruxelles et d'Anvers, l'émotion a été vive dans le Limbourg hollandais ; mais en sens contraire : de toutes parts des manifestations populaires spontanées se sont produites contre toute idée de séparation de la patrie ; des télégrammes de loyauté et de fidélité à la Reine ont afflué à la Haye.

Du désir que suggère la *Revue belge*, nulle trace n'a paru dans cette région prospère.

Veillez agréer, etc.

F. KRANENBURG.

§

Choses de Portugal.

22 janvier 1919.

Mon cher Directeur et Ami,

L'article consacré dans le dernier *Mercure* par M. Camille Pitollot aux choses de Portugal a quelque peu inquiété un certain nombre d'esprits indépendants, qui ne nourrissent pas seulement de vives sympathies pour la